

CHANSON
INTELLECTUELLE

1932

*Cette Chanson a été tirée pour les amis personnels
de l'auteur, à deux cents exemplaires,
numérotés à la presse.*

CHANSON INTELLECTUELLE

I

Oh! les processions blanches des Fêtes-Dieu,
Quand, au pas mesuré des prêtres et des vierges,
Elles vont déroulant, ruban broché de feu,
Leur long scintillement de tulles et de cierges!

Oh! les processions si claires dans les jours,
Ayant l'azur profond des cieux pour draperies,
Les gazons pour tapis, les mousses pour velours
Sous le soleil de juin fêtant leurs théories!

Oh! les processions si calmes dans les soirs,
Glissant comme en les flots de pacifiques voiles,
Tandis que chaque fleur ouvre ses encensoirs
Et que s'aligne en haut l'escorte des étoiles!

Les choristes rêveurs semblent des chérubins
Et l'auréole flotte à leurs boucles vermeilles;
Un même souffle pur effeuille aux pas divins
Les jeunes filles et les lis de leurs corbeilles.

Et toute l'âme vibre en sublime sursaut
Quand la custode, d'or et de gemmes sertie,
S'élève, et qu'un instant la face du Très-Haut
Met l'éclair du Sina dans l'ombre de l'Hostie.

II

En une vision d'idéale clarté,
De même, aux jours sombrés de mes ferveurs
Dieu passait bénissant, par ses anges porté,
Aux arches de mon coeur comme en de saints
[mystiques,
[portiques.

J'étais comme un naïf et calme reposoir
 Emanant des parfums de fleurs immaculées,
 Et sur ce trône ami Jésus venait s'asseoir
 Au chant silencieux des extases ailées.

Mais la vie a muré le temple où je priais
 Et le seuil dévasté s'est rempli de ténèbres ;
 Le sanctuaire croûle, et les anges mauvais
 Sur l'autel sans flambeaux tournent en vols funèbres.

La tempête brutale en l'abside a glacé
 La Foi, l'Amour, l'Espoir aux visions sereines,
 Et les hymnes anciens, pleurant, ont délaissé
 Les arceaux qu'ont emplis des plaintes souterraines.

Dans la procession sombre des vains désirs
 Où marchent vaguement mes âpres destinées,
 Le Rêve pour encens exhale des soupirs
 Et jette des regrets comme des fleurs fanées.

De névrose, d'alarme et d'angoisse escorté,
 Le Dégout va traînant sa bannière livide,
 Et, sans jamais bénir, dans ce coeur déserté
 Le Doute, prêtre noir, porte l'ostensoir vide.

III

Et pourtant, sur la cime abrupte de l'Ennui
 Où des maux sans pitié guettent ma triste veille,
 Plus haut que la tempête et plus haut que la nuit
 En mon coeur invincible une lumière veille.

Car toujours j'ai vécu fidèle, ô Vérité !
 A ton amour jaloux, à ton culte suprême,
 Et pour te posséder, Toi seule, j'ai quitté
 Tout ce que l'on adore et tout ce que l'on aime.

J'ai cherché ton regard et mendié ta voix
Pour guides aux chemins sans soleil et sans terme,
Et si d'un geste dur tu me montrais la croix,
Je te suivais encor, le pas lourd, l'âme ferme.

Devant les autels d'or où ployaient mes genoux,
Sous les rites sacrés et l'ombre des symboles,
Sous l'arcane d'un Dieu révélé parmi nous,
C'est à Toi que mon coeur tressait des auréoles.

C'est Toi que j'adorais dans les Livres bénis,
C'est Toi que j'acclamais dans la splendeur des fêtes,
Et j'écoutais ton verbe aux accents infinis
Dans la voix de Jésus et celle des prophètes.

Je t'aimais en ces mots, lucurs de ta clarté,
Appels où je croyais sentir ta douce amorce ;
Mais en tout, plus que tout, c'est toi, ô Vérité !
Que je voulais ravir sous le signe ou l'écorce.

Par tout ce qui flambait en mon coeur de désirs,
Par tout ce qui roulait d'éclairs en ma pensée,
Pour surprendre tes pas divins, pour te saisir,
Vers Toi mon âme s'élançait, ô Fiancée !

Aussi, quand les anciens oracles se sont tus
Et qu'un à un sont morts dans le temple les cierges,
Quand les débris fumants des cultes abattus
Ont vu fuir la prière et les croyances vierges,

Tu m'es resté pourtant, ô mon cruel amour,
Toujours plus décevante et toujours plus divine ;
La ténèbre s'est faite où j'attendais le jour :
N'importe, les yeux clos mon âme te devine.

Même si ma chair saigne aux griffes des cailloux,
Même si tu trahis l'amant naïf et sombre,
Devant ton froid autel je demeure à genoux
Et mon coeur obstiné chérit encor ton ombre.

IV

Aussi, souvent, au vol du Rêve, j'entrevois
 Passer dans le soir gris des processions blanches,
 Comme les défilés mystiques d'autrefois
 Où les fleurs devant Dieu tombaient en avalanches.

Lents cortèges, dont le silence est solennel,
 Comme celui des nefes sur une mer calmée,
 Et qui vont, l'oeil fixé vers un but éternel
 Qu'un astre leur montra dans la nuit enflammée.

Ce sont tous les épris du Vrai, tous les penseurs,
 Prêtres venus trop tôt d'un culte trop austère;
 Ils marchent, par la main tenant leurs jeunes soeurs,
 Les âmes que l'Idée attire à son mystère.

Ceux qui virent d'abord l'aube des lendemains;
 Ceux qui, bons travailleurs sans salaire et sans joie,
 Dans la pensée informe ouvrirent des chemins
 Où longtemps après eux la foule se déploie.

C'est Socrate, ébranlant l'arche des anciens dieux
 De ses mains que convulse et crispe la cigüe;
 Sénèque le Stoïque, aux mythes orgueilleux
 Décochant la Raison comme une flèche aigüe.

Les Grecs mélodieux, Epictète et Platon,
 Eux qui firent fleurir en beauté la Sagesse;
 Et nos aïeux latins qui, sur un noble ton,
 Chantèrent la chanson d'Horace et de Lucrèce.

Tous ceux, dans tous les temps, dont l'âme libre osa
 Pour le sommet ardu quitter l'ignoble sente:
 Chercheurs, Anselme, Lulle, Erasme, Spinoza,
 Poètes, petits-fils de Jehan et de Dante.

Hérétiques honnis et voués au bûcher,
 Gulielme, Bruno, Servet, Savonarole,
 Martyrs à qui, tels des astres à leur coucher,
 L'autodafé impie allume une auréole.

Savants ayant scruté l'énigme des creusets
Et par qui des éthers la borne est reculée,
Poursuivant, obstinés, vers le lointain progrès,
La route sombre et rude où marcha Galilée.

Montaigne le Douteur qui, dans un siècle errant,
Eut la raison pour arme et "Qui sait?" pour devise;
Et, faisant résonner son verbe large et franc,
Le Sage que Thélème en ses murs divinise.

Pascal, cachant au fond de son âme aux abois
Le tourment de la lutte ardente qui s'y livre;
Jean-Jacques, dont le rêve épouvante les rois;
Arouet, dont le rire incendie et délivre.

Tant d'autres, foudroyés pour avoir obéi
Aux voix prophétisant les âges près d'éclorre:
Renan le scrutateur et le saint Tolstoï,
Tels deux temples fermés où l'encens fume encore.

Tous frères dans le doute et dans le noble effort
Vers l'Idéal, vers la Beauté, vers la Justice;
Ils passent, et leur cœur, en un mystique accord,
Vibre à mon cœur, saignant d'un même sacrifice.

Et, parmi ce cortège auguste, j'ai frémi
De te revoir, ô Christ, en des splendeurs plus belles,
Toi, quand même resté mon maître et mon ami,
Le plus doux des rêveurs, le plus grand des rebelles;

Toi, notre Verbe à tous, dont, l'appel surhumain
Comme autrefois instruit, émancipe et pardonne,
Et qui de ta croix rude élargis le chemin
Des messagers vaincus que leur Père abandonne.

Et tous, le front levé, tristes mais sans regret,
En leur âme, de gloire et d'épines sertie,
Mystère saint, soleil fulgurant et secret,
Portent la Vérité comme une Eucharistie.